

Mardi 3 mars 2015 21h00 [GMT + 1]

NO 484

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr



Du mésusage du témoignage par Catherine Millot



Freud, Lacan : comment écrire leurs biographies *

Séminaire de *La Règle du Jeu* du 25 janvier 2015
avec Nathalie Jaudel, Éric Laurent, René Major et Catherine Millot

Nathalie Jaudel a eu la gentillesse de m'envoyer son livre que j'ai lu avec passion, mais aussi avec soulagement, pour avoir rendu justice à Lacan.

Je dois dire que la biographie de Lacan par Roudinesco m'est restée sur le cœur, non seulement parce qu'elle ne rendait pas justice à Lacan, mais aussi par le traitement qu'Élisabeth Roudinesco avait fait du témoignage qu'elle m'avait demandé. Je profite aujourd'hui de l'occasion de rapporter la façon dont mon témoignage a été reçu par Roudinesco.

Elle m'avait demandé de lui parler de Lacan et je m'attendais à ce qu'elle m'écoute sur ce que j'avais à dire de lui. J'ai donc été surprise qu'elle ait des questions très précises et très ciblées à me poser. Ses questions portaient sur la période de l'Occupation. Une question, par exemple, sur laquelle elle pensait que je pouvais avoir des informations : comment Lacan s'était-il procuré des laissez-passer pour aller en zone libre retrouver Sylvia Bataille ? Lacan m'avait raconté que pour se les procurer, il allait, c'est tout simple, là où on pouvait les lui donner : il traversait la Seine, allait à l'hôtel Meurice, s'installait dans le hall de l'hôtel. Là, les officiers allemands qui circulaient voyaient un Français – ce n'était pas si souvent qu'ils avaient l'occasion de parler à un Français –, donc ils venaient lui parler s'intéressant à lui, entraient en conversation et, au bout d'un certain temps, il leur disait qu'il avait besoin d'un laissez-passer pour aller retrouver une femme en zone Sud, et immédiatement on le lui donnait. Roudinesco m'avait également demandé si Lacan avait participé à la Résistance : Lacan m'avait dit qu'il avait rencontré des résistants du style germanopratin, et il avait été suffisamment inquiet sur leur manière de faire pour qu'il ne s'implique pas avec ces personnes qu'il connaissait.

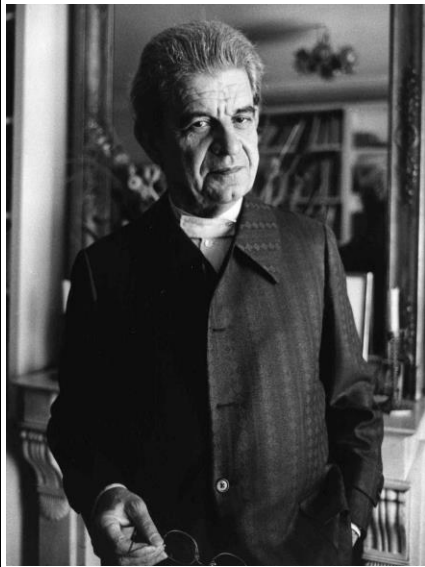
Voilà ce que j'ai raconté à Roudinesco, et voici ce que j'ai trouvé en lisant sa biographie de Lacan : « C'est ainsi que Catherine Millot se souvient qu'en évoquant cette période, Lacan traitait volontiers les résistants d'irresponsables, et affirmait "qu'il n'avait pas hésité à fréquenter l'hôtel Meurice et à sympathiser avec des officiers allemands pour obtenir un laissez-passer lui permettant d'aller voir Sylvia en zone libre" ». Ça, ça m'est resté vraiment en travers : dans le terme « sympathiser », je ne reconnaissais pas mes propos, pas plus que dans le terme « fréquenter », mot qui n'est pas anodin. Dans le *Larousse*, par exemple, c'est « aller souvent, régulièrement dans un lieu, avoir des relations suivies avec quelqu'un, avec un milieu ». On trouve aussi comme définition « avoir un commerce habituel ».

J'ai retrouvé, au moment de la sortie du livre de Nathalie Jaudel, vingt ans après la lecture de cette biographie en 1993, les documents que j'avais de ce moment, suite à mes conversations téléphoniques avec Roudinesco sur ce sujet et sur l'ensemble de sa biographie, qui vous montrent que ça m'était resté non seulement sur le cœur, mais aussi en tête. J'ai retrouvé le brouillon de ma lettre, mais aussi un courrier et un fax qu'Élisabeth Roudinesco m'avait adressés, et également un fax où je lui demandais de corriger ce passage.

Voici ce que j'écrivais dans ce brouillon :

« Encore une fois merci pour l'envoi de votre livre que, comme je vous l'ai dit, j'ai lu d'une traite, ce qui est tout dire de son extrême lisibilité. L'intérêt se soutient tout au long de ces 550 pages. J'ai surtout apprécié tout ce qui concerne la formation intellectuelle de Lacan, et particulièrement les chapitres regroupés sous le titre "Éléments d'un système de pensée", bien que le terme de "système" soit contestable. La façon, en particulier, dont vous montrez comment Lacan a utilisé, pour rendre compte de l'expérience psychanalytique, la refonte constante conceptuelle effectuée dans le champ anthropologique par Lévi-Strauss est tout à fait passionnante.

Toutefois, comme je vous l'ai dit, il me semble que vous ne rendez pas justice à l'homme Lacan, et qu'à mettre trop l'accent sur son "narcissisme", sa



"mesquinerie", vous faussez la perspective. Lacan pouvait à l'occasion se montrer soucieux de sa notoriété, mais ce n'est pas la passion de la gloire, ni celle de l'argent, qui le tenait à son travail plus de douze heures par jour ou à son séminaire presque toutes les semaines pendant vingt-cinq ans, mais la passion qu'il mettait à déchiffrer l'énigme que constituait pour lui l'existence de l'inconscient, découvert par Freud. Lacan a pu de même laisser payer une fois une note de restaurant, mais il n'était jamais économe de sa personne, jamais avare de sa peine et toujours disponible quand il fallait s'occuper de quelqu'un qui souffrait. Il lui arrivait de se déranger en pleine nuit, comme un médecin de

quartier, pour s'occuper d'un malade qu'il fallait hospitaliser d'urgence. C'est en quoi il témoignait de son adhésion à l'éthique médicale. Il n'y a pas, d'un côté, le génie et, de l'autre, l'homme et ses petites. C'est tout à fait invraisemblable psychologiquement, car il n'y a pas de génie sans que l'homme soit aussi au-dessus du commun, humainement parlant, c'est-à-dire précisément au-dessus des petites ordinaires. Ainsi, je n'ai jamais connu quelqu'un de plus souple, de moins buté, c'est-à-dire de moins fixé à des positions moïques, et moins animé par l'esprit de rétorsion si caractéristique d'une position narcissique que Lacan. Au point qu'il pouvait paraître parfois être dénué de psychologie, tellement il s'adressait si peu à l'*ego* de l'autre. C'est d'ailleurs ce qui faisait sa qualité exceptionnelle comme analyste. Ce n'eût pas été donner dans l'hagiographie que de reconnaître qu'il existe des êtres dont la supériorité est incontestable.

J'en arrive maintenant à ma contribution à votre travail, c'est-à-dire à mon témoignage. La façon dont vous avez rapporté ce dont je me souvenais à propos de Lacan sur son analyse avec Loewenstein m'a paru fidèle, de même que la visite à Heidegger. En revanche, comme je vous l'ai dit, il y a deux propos dans le même passage qui me sont attribués et qui sont inexacts. Je n'ai certainement pas dit que Lacan "sympathisait" avec les Allemands à l'hôtel Meurice, mais seulement qu'il entrait en conversation avec eux, ce qui n'est pas la même chose. L'usage de ce verbe "sympathiser" introduit un ton "collabo", alors que cette anecdote, selon moi, témoignait de la liberté d'allure de Lacan pour qui un contact avec un Allemand, qui n'impliquait aucune compromission avec l'ennemi, n'était pas tabou et était largement justifié par son objectif, aller rendre visite à Sylvia Bataille en zone libre. »

Au téléphone, Elisabeth Roudinesco m'a dit qu'elle était en train de préparer la seconde édition et que, si j'avais des corrections à lui proposer, il me fallait les lui faire connaître immédiatement. Je lui ai donc envoyé un fax. À dire vrai, je ne suis pas sûr que le brouillon que je viens de vous lire a donné lieu à une lettre que je lui

aurais effectivement adressée, puisque ça a été en quelque sorte court-circuité par l'urgence qu'elle me disait être, de lui envoyer ce que je voulais voir changé dans la transmission de mon témoignage.

Mon fax reprend son contenu :

« Concernant le premier point, peut-être me suis-je mal exprimée. En tout cas, Lacan ne m'avait pas dit que les résistants *en général* étaient irresponsables, mais que certains intellectuels parisiens participaient à la Résistance de *manière* irresponsable et propre à faire courir à eux-mêmes et aux autres des risques inutiles, ce qui ne veut pas dire que, pour Lacan, résister fut en soi un acte irresponsable, bien au contraire. Concernant le second point, je n'ai certainement pas dit que Lacan *sympathisait* avec les Allemands de l'hôtel Meurice. Le terme "sympathiser" introduit une note équivoque et pas juste, alors que cette anecdote témoignait selon moi de la liberté d'allure de Lacan pour qui un contact avec un Allemand, qui n'impliquait aucune compromission avec l'ennemi, n'était pas tabou et était largement justifié par son objectif, aller rendre visite en zone libre à Sylvia Bataille. »

J'avais envoyé ce fax à la suite d'un courrier d'Élisabeth Roudinesco : « Chère Catherine, vous m'aviez dit que vous aviez relevé quelques petites erreurs à modifier. Voulez-vous me les envoyer car je fais la deuxième réimpression du livre et j'ai déjà corrigé pas mal de choses pour la première ».

À la suite de ce que je viens de vous lire, elle me renvoie un fax : « Ma chère Catherine, j'ai bien compris la signification des corrections, et je vais faire toutes les reformulations nécessaires. Faites attention à votre encre, les caractères de votre lettre sont un peu pâles ». Je vous lis ce qu'elle a corrigé par la suite, que l'on trouve dans l'édition de poche : « C'est ainsi que Catherine Millot se souvient qu'en évoquant cette période, Lacan traitait volontiers certains intellectuels résistants d'irresponsables ». Elle a modulé en disant « certains » et pas « les résistants ». Mais elle a conservé intégralement ce qu'elle a mis entre guillemets : « et affirmait qu'il n'avait pas hésité à fréquenter l'hôtel Meurice et à sympathiser avec des officiers allemands, pour obtenir un laissez-passer lui permettant d'aller voir Sylvia Bataille en zone libre ».

Ce que je lui avais demandé et qu'elle avait dit qu'elle ferait comme corrections, elle ne l'a pas fait. Au fond je suis doublement soulagée, d'abord par l'existence du livre de Nathalie Jaudel, qui remet les pendules à l'heure et fait une critique fouillée, détaillée de la manière dont Élisabeth Roudinesco a procédé, et aussi de pouvoir rendre public cet échange avec Roudinesco et ce qu'il était advenu de mon témoignage.

Je voudrais maintenant parler du livre de Nathalie Jaudel que j'ai beaucoup apprécié. La biographie de Roudinesco me paraissait tourner autour du souci de faire chuter de son piédestal « le grand homme », s'inscrivant en cela dans la tradition, dont j'ai appris le nom grâce à Nathalie Jaudel, du *debunking* : démystifier, dévoiler, discréditer. Courant biographique où l'on trouve d'ailleurs quelqu'un d'illustre comme Lytton Strachey, qui a fait une magnifique et très spirituelle biographie de la reine Victoria, qui avait beaucoup amusé Lacan. La biographie de Roudinesco est

quelque chose d'extrêmement moralisant, psychologisant, mais pas seulement. Il me semble que ce dont je témoigne l'illustre : il y a une malveillance, une façon de tourner les choses de façon défavorable. Tout tourne autour d'un aplatissement de la figure de Lacan, dont elle réduit la psychologie aux choses les plus triviales, c'est-à-dire le goût de l'argent, du pouvoir, l'appétit de gloire. Nathalie Jaudel explique comment Roudinesco s'y prend pour tout ramener à des motifs vulgaires.

Mais le plus important, et c'est ce que Nathalie Jaudel a bien noté, est le ratage de l'affaire : Roudinesco est passée à côté du personnage de Lacan. Dans cette optique de moralisation, de psychologisation, elle ne pouvait que rater Lacan qui, lui, n'était jamais moralisant ni psychologisant, au point qu'il pouvait, comme je l'ai dit tout à l'heure, paraître manquer de psychologie.



C'est pour faire connaître ce livre de Nathalie Jaudel que nous sommes ici, et rappeler aussi le travail de René Major. J'ai beaucoup aimé le portrait de Lacan en aristocrate de la féodalité donné par Nathalie Jaudel. Ce qu'elle voit chez Lacan, c'est « la bravade et le défi, le goût de l'outrance et des sublimations rares, le refus de la contrainte sur les désirs, le devoir d'être digne de lui-même, l'exaltation orgueilleuse, la dépense somptuaire, l'audace et l'arrogance », le fait « qu'il ait tourné le dos à la médiocrité, aux ambitions réduites et vulgaires, à la timidité, au fait de rentrer dans le troupeau commun de désirer peu et petitement ». Elle évoque aussi le rapport de Lacan avec les « versions de l'ex- : l'ex-il, l'ex-traordinaire, l'ex-ception, l'ex-cès, l'ex-centrique, l'ex-traterritorial ». Elle parle aussi d'un terme anglais, *oddity*, du côté de l'étrangeté, du bizarre, terme d'Edgar Poe repris d'ailleurs par Lacan.

Ce que j'ai apprécié aussi, ce sont les citations qu'elle donne de certaines lettres de Victoria Ocampo, maîtresse de Drieu La Rochelle – Lacan, lui, avait été l'amant de la femme de Drieu La Rochelle, Olesia Sienkiewicz. Victoria Ocampo fait un portrait de Lacan qui transmet quelque chose de Lacan jeune, que je n'ai pas connu mais que je peux imaginer. Elle l'a rencontré en 1930, il avait vingt-neuf ans, donc avant sa thèse, avant toute publication, et de sa première rencontre avec lui, Victoria, sous le charme, retient les cheveux noirs, la grande bouche « la plus sympathique que tu puisses imaginer », « enthousiasme, enthousiasme, et enthousiasme », trois fois répété. Ils se revoient, elle complète le portrait : elle souligne son intelligence, son goût pour les absurdités, son caractère intolérable. « Il écrit, dit-elle, mais ne publie pas », et ajoute le citant : « je chante pour moi-même ». Il est « empli de je ne sais quelle énergie déchaînée qui le dévore physiquement et moralement, avec des rêves de pouvoir napoléonien. Quand dort-il, quand mange-t-

il ? » Elle l'ignore. Dans une lettre postérieure, elle ajoute : « l'ambition de Jacques est quelque chose dans le style de celle de Napoléon quand il était encore Bonaparte ».

Je voudrais ajouter à cette dimension aristocratique, un goût de l'amusement chez Lacan : c'était quelqu'un qui s'amusait, qui aimait s'amuser ; il avait de la fantaisie, et aussi de la générosité.

J'ai deux anecdotes à raconter. Une que je tiens de Dominique Desanti : quand elle écrivait la biographie de Drieu La Rochelle, dans les années 1975, elle ne parvenait pas à prendre contact avec Olesia Sienkiewicz. Elle en parle à Lacan qui lui propose d'essayer de faire quelque chose. Il s'est procuré l'adresse d'Olesia qui habitait au 5^e étage sans ascenseur. Il y est allé par trois fois pour finalement la trouver et l'emmener dîner. Il a obtenu un rendez-vous pour Dominique Desanti. Ce dîner, probablement l'amusait beaucoup, après quarante ans sans revoir Olesia, mais il semble que ce ne furent pas des retrouvailles très émues. Ils se sont ennuyés tous les deux. Lacan a dit cette phrase charmante à Dominique Desanti : « Elle a tourné la page de l'homme », et en effet, Olesia vivait à cette époque avec une femme. Lacan avait le goût de rendre service pour satisfaire la moindre lubie de quelqu'un, il pouvait se décarcasser.

Sa générosité, quant à elle, était souvent alliée à un manque de psychologie frappant, comme en témoigne l'anecdote suivante. Lacan dînait régulièrement avec une de mes amies, qui avait passé dix ans de grandes vacances à Ibiza et tâchait de reprendre pied à Paris en jouant la nuit au poker, espérant ainsi subvenir à ses besoins. Lacan qui était au courant de ses parties de poker me demandait : « Est-ce que la nuit dernière elle a gagné ? » Il était très attentif et soucieux d'elle. Comme elle s'était dit qu'il vaudrait mieux qu'elle trouve un travail, Lacan l'avait tout de suite envoyée auprès de la bibliothécaire de l'École freudienne – pour ceux qui l'ont connue, elle était à elle seule une institution et régnait sur cette bibliothèque – pour qu'elle y travaille. Elle dit à mon amie : « si c'est la volonté du Dr Lacan que vous restiez là, bien sûr, mais moi, je n'ai pas de travail à vous donner ». Mon amie, qui n'était pas du genre à s'accrocher, battit en retraite et me fit part de cette rencontre dont je parlai à Lacan, qui me dit au sujet de mon amie : « Elle ne veut pas travailler » – « Comment ça, elle ne veut pas travailler ? » – « Elle ne veut pas faire carrière », ajouta-t-il. Mon amie, à qui je le relatai, trouva cela formidable car c'était vrai qu'en fait elle ne voulait pas faire carrière. Histoire charmante à propos de Lacan qui montre à la fois son souci des proches, et même des proches des proches – passant outre la psychologie de tout le monde, en l'occurrence surtout celle de la bibliothécaire – et son état d'esprit : si on voulait quelque chose, il fallait y aller, ne pas se laisser arrêter par les inhibitions, les obstacles.

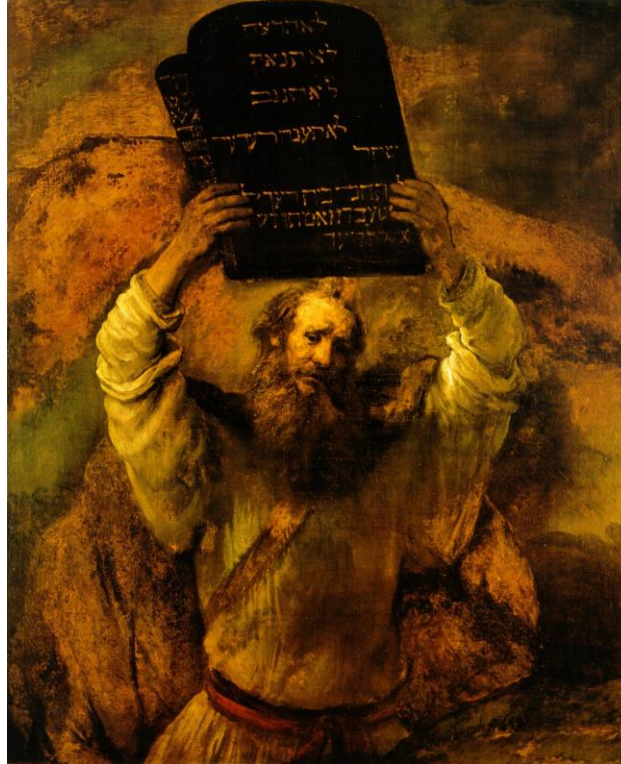
* Autour des livres :

La légende noire de Jacques Lacan. É. Roudinesco et sa méthode historique de Nathalie Jaudel (Navarin-Le Champ freudien, 2012)

Freud de René Major et Chantal Talagrand (Gallimard, Folio Biographies, 2006)

Le dernier mot de Freud sur l'antisémitisme

par Laura Sokolowsky



Rembrandt. Moïse portant les Tables de la loi. 1659.

Le problème du Dieu unique

Il y a plusieurs raisons de partager l'appréciation de Lacan selon laquelle le dernier livre de Freud montrant un Moïse égyptien tué par son peuple est un texte fascinant¹. Si *Totem et tabou* pose l'équivalence du père mort et de la jouissance, puisque la mort du père est à l'origine de l'interdiction de la jouissance, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* interroge la figure de l'exception dans la religion du dieu unique. Lacan l'indique dans le Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, la caractéristique de Yahvé est d'ignorer les autres pratiques religieuses contemporaines fondées sur un certain savoir sexuel. Cette position de féroce ignorance quant au savoir sexuel correspond à la fonction de l'exception paternelle en tant qu'elle ne sait rien de la castration. Publié l'année de la disparition de Freud, *L'Homme Moïse* est donc la pointe ultime de sa théorie sur le père. Plus précisément, sur le père en tant que réel.

En outre, s'il y a dieu unique, il y a aussi le nom propre du grand homme. Comme Jacques-Alain Miller le signale, Freud a eu besoin de Moïse pour rendre raison de la primauté du signifiant Un². Le culte de l'Un traduit la toute puissance d'un signifiant aux propriétés particulières. Le signifiant-maître, désigné par la notation S1, manifeste ainsi « *ce qu'il y a de maître dans ce qui est l'Un avec un grand U* »³.

La religion n'est pas qu'une illusion

Quand il fut confronté à la montée en puissance de l'antisémitisme au milieu des années vingt, Freud réaffirma son identité juive. Il confia à qui l'interviewait : « Ma langue maternelle est l'allemand. Ma culture, les études que j'ai faites sont allemandes. Intellectuellement, je me considérais comme un Allemand, jusqu'au jour où j'ai pris conscience de la vague de préjugés antisémites en Allemagne et dans l'Autriche allemande. Depuis cette époque, je préfère dire que je suis Juif »⁴. Il commença la rédaction en 1934 de *L'Homme Moïse* avec le fil conducteur que Moïse avait créé le Juif⁵. Cette année-là, l'opération *Juden unerwünscht* (les Juifs sont indésirables) était lancée dans toute l'Allemagne.

Ce livre serait aussi le complément et le correctif de *L'Avenir d'une illusion*. Il montrerait qu'à la condition de savoir distinguer entre vérité historique et vérité matérielle, la religion ne procède pas de l'illusion. Inaccessible à la critique logique et contredisant la réalité effective, la contrainte qui pousse à croire au grand dieu unique puise sa force dans le souvenir déformé, mais justifié, du meurtre originaire du père. Lui accorder tout pouvoir procède du rétablissement de la souveraineté de ce père accompagné de la répétition des affects qui s'adressaient à lui. Fasciné par sa conception qu'il trouvait « juste et concluante », Freud hésitait toutefois à la lancer en pâture aux spécialistes qui pourraient la réduire en lambeaux⁶. Cette hésitation était issue de ses résistances intérieures. Sur le plan des obstacles extérieurs, il estimait possible la mise à l'index de la psychanalyse dans l'atmosphère de stricte orthodoxie catholique qui régnait en Autriche depuis la promulgation d'une constitution autoritaire et du parti unique par un chancelier chrétien-social.

N'étant pas le seul psychanalyste à Vienne, Freud avait des responsabilités envers ses collègues. Les priver de travail et de revenus eût été, selon lui, irresponsable. Dans l'Italie fasciste voisine, des signes inquiétants d'intolérance à l'égard de la psychanalyse émanaient du Vatican. Et bien que ce fût plutôt la théorie de la sexualité infantile qui posa des problèmes sous le pontificat de Pie XI, Freud jugea qu'il n'était pas opportun de rendre publiques ses considérations sur le monothéisme. Vint pourtant le moment où le catholicisme se montra plus flexible que prévu à l'égard du totalitarisme. Au moment du rattachement de l'Autriche au Troisième Reich, Freud acquit la certitude d'être persécuté non seulement à cause de sa pensée, mais aussi parce qu'il était juif. Il décida de quitter son pays.

Les idéologies du surmoi

La seconde période de la rédaction de *L'Homme Moïse* correspondit à son installation à Londres en 1938. C'est là qu'il résolut d'achever et de publier son livre en allemand et en anglais. À l'automne, au moment où il en achevait l'écriture, certains lui demandèrent de ne pas publier son étude qui insultait la figure du patriarche juif en ces temps de terreur. Un savant anglais lui communiqua la position des Églises anglicanes révoltées par une mise en question de la religion aussi radicale. Comme à son habitude, Freud ne se laissa pas intimider : « Naturellement, répondit-il à un

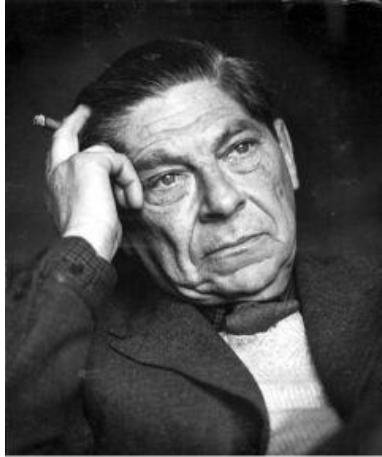
historien des sciences, je ne tiens pas à offenser les gens de ma race, mais qu'y puis-je ? J'ai passé toute ma longue vie à défendre ce que je considérais comme la vérité scientifique, même quand la chose était gênante ou désagréable pour mon prochain. Je ne puis la terminer par un acte de reniement. Or, on nous reproche à nous autres Juifs d'être devenus lâches au cours des siècles (nous étions jadis une vaillante nation). Je n'ai aucune part à ce changement. Il me faut donc prendre des risques »⁷. Freud s'inquiétait aussi du temps que Jones prenait pour traduire *L'Homme Moïse* en anglais car il voulait que l'ouvrage soit diffusé rapidement aux États-Unis. La hâte qui le pressait n'était pas simplement spéculative, c'était pour lui, véritablement, une affaire de vie ou de mort. À sa parution, l'ouvrage fit scandale. Freud fut accusé de haine à l'égard de son propre peuple. Des lettres anonymes de lecteurs scandalisés parvinrent à l'éditeur. L'une d'elle regrettait que les nazis n'aient pas expédié l'inventeur de la psychanalyse en camp de concentration.

Freud recensait les motifs de l'antisémitisme dans la première patrie du troisième chapitre intitulée « Moïse, son peuple et la religion monothéiste », en montrant que ceux-ci étaient ancrés dans l'inconscient des peuples. Auparavant, dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, il avait indiqué que l'humanité ne vit jamais entièrement dans le présent. Dans les idéologies du surmoi, le passé continue à vivre. Le passé et la tradition agissent à travers le surmoi, indépendamment des conditions économiques⁸. La psychanalyse corrige dès lors la conception matérialiste de l'histoire qui considère que l'idéologie renvoie aux conditions économiques actuelles. Il s'agit de comprendre « d'où vient la vitalité des Juifs et de quelle manière leur caractère s'accorde avec leur destinée »⁹. Les deux traits marquants de leur caractère sont, d'après Freud, un sentiment de supériorité et une façon de se tenir à l'écart.

Ceci s'accompagne d'une confiance en Dieu et en la vie, d'« une sorte d'optimisme »¹⁰. Le peuple juif a défié les malheurs, il a survécu aux mauvais traitements avec une capacité de résistance sans équivalent. Moïse est celui qui cultiva ce *Selbstgefühl* en assurant aux Juifs qu'ils étaient le peuple élu. Le problème, c'est que les autres peuples se mirent à croire à cette élection. Au registre des motifs inconscients de l'antisémitisme se trouve ainsi la jalousie à l'égard du peuple auquel Dieu le Père accorde sa préférence. Enfin, le motif le plus actuel de l'antisémitisme relève d'une autre source. Jadis polythéistes, les peuples convertis tardivement au christianisme rejetèrent sur les Juifs leur aversion de la nouvelle religion monothéiste qui leur avait été imposée de force. De ce point de vue, les Chrétiens sont tous des mal baptisés : l'antisémitisme est un anti-christianisme¹¹.

Arthur Koestler à Maresfield Garden

À ces développements s'ajoute un court article de Freud sur l'antisémitisme publié dans les jours qui suivirent la Nuit de Cristal en novembre 1938. Il convient d'en préciser le contexte et la forme dans la mesure où ce texte peut sembler, de prime abord, assez déconcertant.



À l'automne 1938, Arthur Koestler rendit visite à Freud dans sa maison d'Hampstead. L'écrivain venait lui demander un article pour un numéro spécial de l'hebdomadaire bilingue destiné aux exilés allemands *Die Zukunft, Ein neues Deutschland : Ein neues Europa !* À l'époque, Koestler était le rédacteur en chef de cette initiative éditoriale antifasciste et anti-hitlérienne qui parut entre 1938 à 1940 et qui rassemblait des combattants anarchistes de la guerre d'Espagne, des membres de la Résistance, des communistes et des représentants de la bourgeoisie libérale. L'éditeur était l'étonnant Willy Münzenberg, militant et ancien député communiste allemand exilé à Paris. Münzenberg édita entre autres le fameux *Livre Brun* qui contredit la version officielle des autorités d'après laquelle le parti communiste allemand avait voulu déclencher une révolution au moment de l'incendie du *Reichstag*¹². Relativement à l'antisémitisme hitlérien, ce document était parfaitement clairvoyant : « L'antisémitisme s'est toujours exhibé sous la forme de manifestations tapageuses plus répugnantes les unes que les autres. Il a commencé à s'extérioriser largement dans la vie publique avec le putsch de Kapp, en 1920. [...] Tout cela paraît encore relativement anodin. Pour le moment n'est visé que l'anéantissement économique de la population juive, il ne s'agit pas encore de s'en prendre directement à la vie même des personnes. [...] Ceux qui croient que les persécutions contre les Juifs, en ces moments de prise de pouvoir par Hitler, ne sont que des événements passagers vont à une cruelle déception »¹³.

Dans ses souvenirs, Koestler précisait que Münzenberg était l'inventeur d'un nouveau type d'organisation communiste à la façade camouflée. Travaillant sans répit à l'organisation de divers comités de vigilance, d'aide aux victimes ou de congrès de la jeunesse comme un prestidigitateur sort des lapins de son chapeau, son talent consistait à trouver des personnalités pour servir de paravent, duchesses anglaises, éditorialistes américains ou savants français persuadés que l'Internationale communiste était une invention de la propagande nazie. Il se trouva néanmoins qu'un jour Münzenberg eut peur de se rendre à Moscou. Nul n'était à l'abri des grandes purges, pas même les plus fidèles. Dès lors, il fit montre de la même ardeur à s'attaquer au programme stalinien qu'autrefois à défendre le legs de Lénine.

Arthur Koestler prit ses distances avec le parti communiste au moment du troisième procès de Moscou, au printemps 1938. La rencontre avec Freud, qui eut lieu au mois de novembre, faisait ainsi partie des efforts conjugués de Münzenberg et Koestler pour rallier de grands intellectuels à leur cause : résister aux fascismes comme au communisme stalinien. Par ailleurs, la mère d'Arthur avait jadis consulté Freud à Vienne pour un symptôme de tic nerveux persistant. Sans grand succès du reste, car Adele Koestler avait fui, effarouchée par des questions sur sa sexualité qu'elle avait jugées inconvenantes¹⁴.

Dans ses mémoires, Arthur Koestler évoqua le trouble qu'il ressentit devant Freud ainsi que ses trois bévues. La première fut d'inclure Freud dans la liste des nominés du Prix Nobel. À quoi Freud répondit sans sourire : « Vous savez, je suis un vieux Juif, maintenant, mais on ne m'a jamais donné le Prix Nobel. » Une remarque banale qu'il fit sur les nazis lui valut un déconcertant commentaire de Freud relativement à la force d'agression de la civilisation qui devait nécessairement se mettre en marche. Une dernière allusion à sa santé conduisit Freud à mentionner qu'il ne croyait plus à l'espoir de guérir de son cancer. Mais le point le plus intéressant relevé par Koestler porte sur le symptôme de l'oubli du nom¹⁵.

Ein Wort zum Antisemitismus

Dans l'article qu'il adressa par la suite au *Zukunft*, Freud mentionnait qu'il avait trouvé un article remarquable alors qu'il étudiait les déclarations relatives aux récentes persécutions anti-juives. Il en donnait un extrait en insistant sur le fait que son auteur n'était pas juif et que cette citation était approximative. Il s'agissait d'une dénonciation de l'antisémitisme sous-jacent aux protestations issues d'une attitude compassionnelle vis-à-vis des Juifs, que celle-ci ait des motifs religieux ou humanistes. L'antisémitisme doit être condamné non pas en vertu de la charité, mais uniquement parce que les Juifs ont droit à la justice¹⁶. Freud insistait sur le fait que cette prise de position de la part d'un non-juif avait produit sur lui une très vive impression, mais qu'étant un homme âgé à la mémoire peu fiable, il avait oublié le nom de l'auteur et celui de l'essai dont il avait extrait la citation. Un lecteur pourrait-il lui venir en aide ?



Une voix lui soufflait le nom d'Heinrich Coudenhove-Kalergi, auteur d'un essai sur l'antisémitisme paru en 1901, republié à la fin des années vingt avec une préface de son fils, Richard Coudenhove-Kalergi¹⁷. Le comte Heinrich Coudenhove-Kalergi était un diplomate autrichien capable de s'exprimer en dix-huit langues. Spécialiste de la philologie sémitique et docteur de l'Université de Prague, son étude sur l'histoire de l'antisémitisme d'Antioche de Syrie à Dreyfus fut complétée d'un tiers environ par son fils qui y ajouta des éléments historiques en dénonçant l'antisémitisme national-socialiste¹⁸. Pour autant, le nom des Coudenhove-Kalergi fut rejeté par Freud pour la raison curieuse que leur influence avait été probablement nulle et non avenue. La source de l'argumentation remarquable qui l'avait tant frappée était autre. L'étrangeté du raisonnement de Freud apparaît ici manifeste, sinon voulue. On avança qu'il aurait mixé *das Wesen des Antisemitismus* des Coudenhove-Kalergi avec *Concerning the Jews* de Mark Twain, sans questionner plus avant que Freud fût justement celui qui interpréta les ressorts inconscients de l'oubli du nom.

Jones estima pour sa part que cette citation était de la main même de Freud¹⁹. Exprimant *ce qu'un non-juif aurait dû dire*, la remarque relative à l'oubli du nom est un reproche détourné, adressé à ceux qui condamnent les persécutions anti-juives au nom de l'amour du prochain. À ceux qui croient aux contes de fées et qui persistent dans l'ignorance de leur propre méchanceté.

L'ultime message de Freud sur l'antisémitisme est énigmatique et chiffré. Au-delà de la croyance à l'Un, il se rapporte au noyau de la jouissance *extime* dont le nom fera toujours défaut. Comme Lacan le dit encore, il s'agit de forcer les portes de l'enfer intérieur²⁰.

- 1) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 133.
- 2) Miller J.-A., « Religion, psychanalyse », *La Cause freudienne*, n°55, octobre 2003, p. 9.
- 3) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 107.
- 4) Cité par Peter Gay, *Un Juif sans dieu*, Paris, PUF, 1989, p. 133.
- 5) Lettre de Freud à Arnold Zweig du 30.09.1934, in *Correspondance Sigmund Freud, Arnold Zweig (1927-1939)*, Paris, Gallimard, 1973, p. 129.
- 6) Lettre de Freud à Max Eitingon du 27.10.1934, in *Sigmund Freud, Max Eitingon, Correspondance 1906-1939*, Paris, Hachette, 2009, p. 816.
- 7) Sigmund Freud à Charles Singer, cité par Peter Gay, *Freud, une vie*, t.2, Paris, Hachette, 2002, p. 410.
- 8) Freud S., « La décomposition de la personnalité psychique » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 2000, p. 94.
- 9) Freud S., *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1993, p. 201.
- 10) *Ibid.*, p. 202.
- 11) *Ibid.*, p. 185.
- 12) Le procès des incendiaires bulgares débuta en septembre 1933 à Leipzig. Lors du procès, Göring fulmina contre la propagande du *Livre Brun* tiré à 500 000 exemplaires. Les efforts déployés par Münzenberg contribuèrent à l'acquittement de Dimitrov qui devient par la suite secrétaire général du *Komintern*.
- 13) *Livre Brun sur l'incendie du Reichstag et la terreur hitlérienne*, publié par le Comité International d'aide aux victimes du fascisme hitlérien, éd. du Carrefour, Paris, 1933. Extraits accessibles en ligne sur <http://www.andreversailleediteur.com/upload/args/braunbuch.pdf>
- 14) Kurt Eissler interviewa Adele Koestler en 1953. Voir Michael Scammell, *Koestler, The Literary and Political Odyssey of a Twentieth-Century Skeptic*, New-York, Random House, 2009.
- 15) Koestler A., *Hiéroglyphes*, Paris, Calmann-Lévy, 1955, p. 493-496.
- 16) Freud S., « Un mot sur l'antisémitisme », *Œuvres Complètes*, t. XX, Paris, PUF, 2010, p. 326-329.
- 17) Dr. Heinrich Coudenhove-Kalergi, *Das Wesen des Antisemitismus*, Berlin, 1901, Verlag von S. Calvary & Co, consultable en ligne sur <https://archive.org/details/daswesendesantis00couduoft>
- 18) Richard Coudenhove-Kalergi, diplomate comme son père, est surtout connu comme le grand promoteur du projet paneuropéen.
- 19) Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, T.III, *Les dernières années 1926-1939*, Paris, PUF, p. 273.
- 20) Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 221.

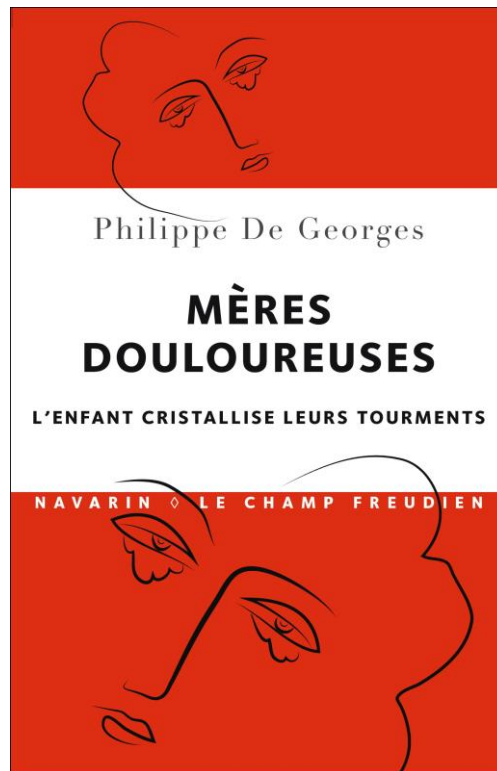
Sélection du Prix Œdipe 2015

Oedipe.org annonce que *Mères douloureuses*, l'excellent livre de Philippe De Georges, a été sélectionné par les libraires pour le prix Œdipe 2015. C'est maintenant au tour des lecteurs de voter ! Pour cela, voir l'affiche en fin de texte.

La sélection : Dayan Maurice, *Dire et devenir* (Ithaque) - De Georges Philippe, *Mères douloureuses* (Navarin-le Champ freudien) - Kammerer Pierre, *L'enfant et ses meurtriers* (Gallimard) - Kahn Laurence, *Le psychanalyste apathique et le patient post-moderne* (L'Olivier) - de Rivoyre Frédéric, *Ceci est une illusion* (Érès).

Mères douloureuses de Philippe De Georges par Alexandre Stevens

Pour l'analyste toute souffrance est singulière. Chaque mère l'est également dans sa manière d'y faire avec ses enfants, dans sa division entre mère et femme et dans l'affect dont elle colore son symptôme. Si la maternité est souvent associée au bonheur et à la plénitude, elle peut aussi être vécue dans la douleur. C'est cet abord que prend Philippe De Georges dans son dernier livre *Mères douloureuses*¹. Il y présente le parcours singulier de trois analysantes pour lesquelles l'enfant est la face souffrante du symptôme.



Madame Bauer incarne le sacrifice idéalisé, qui laisse cependant place à une haine farouche contre l'autre malveillant. La parole en analyse la libère, mais la magie du verbe l'emprisonne dans une recherche du sens à tout prix, jusqu'au passage à l'acte dans le couple. Il lui faut plus d'un temps dans l'analyse pour s'en dégager et en extraire sa position de jouissance : elle se sacrifie à son fils encoprélique et mal élevé, pour en retirer la satisfaction d'une revanche ainsi prise par procuration sur son propre père, tyrannique et adepte des châtiments corporels.

Madame Blanc est dépressive depuis qu'elle a subi une longue relation incestueuse avec son père. Il n'est pas gêné quand elle lui en parle plus tard, se justifiant par la tradition des pharaons qui épousaient leur sœur ou parfois leur fille. Cependant il se suicide le lendemain. Elle en garde un trait de jouissance – s'occuper de l'opprimé, qu'elle fut – et a idéalisé un lien fraternel devenu Nom-du-père substitutif. Son fils est intolérant à toute loi, toute autorité, et elle est fière de cette liberté qui est l'envers de sa propre soumission. Mais il déclenche un épisode délirant où il s'accuse d'être un criminel sexuel. Le fils devient dès lors son unique souci.

Madame Daudet vit par et pour sa fille révoltée, instable et toxico, « une tornade blanche ». Si elle trouve quelques discrets plaisirs dans la peinture, sa jouissance est dans cette autre vie. Elle y aime sa propre peur. Cette relation est joliment décrite par l'auteur comme saprophyte, parasite réciproque donc, ce qui est plus précis que de la dire duelle ou fusionnelle.

Trois mères douloureusement saisies dans les symptômes de leur enfant. Chacune à sa manière assume avec difficulté l'être femme et rompt avec le *conjugo*. La première quitte son mari pour un autre plus gentil mais insatisfaisant. La deuxième ne reconnaît pas le père de son fils parce que ce serait reconnaître le sien. Et pour la troisième, c'est l'enfant qui triomphe de l'amant.

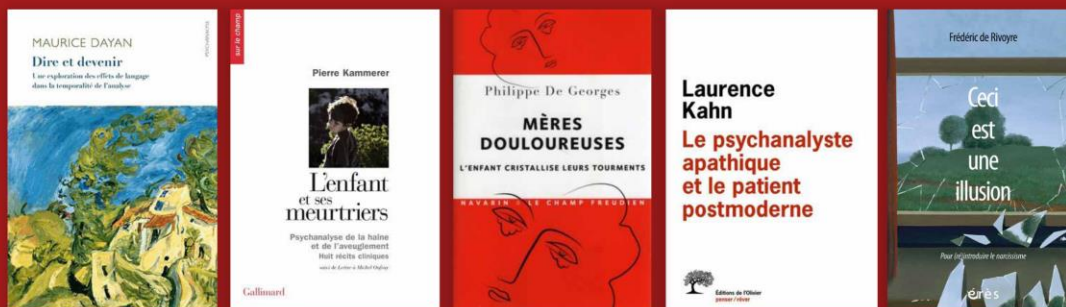
Mères divisées, telle la figure de la Piéta, entre piété et pitié, idéal et douleur.

Un livre plein de finesse clinique que le style de Philippe De Georges, pris dans les chaudes couleurs de Nice, rend très agréable à lire.

À lire également : « Mater Dolorosa » par Sonia Chiriaco ([LQ 438](#)), « Secrets et tourments » par François Leguil ([LQ 441](#)) et les articles de Pierre Le Pillouër sur Sitaudis (<http://www.sitaudis.fr/Parutions/meres-douloureuses-de-philippe-de-georges.php>) et de Françoise Petitot sur oedipe.org (<http://www.oedipe.org/fr/prixoedipe/2015/degeorges>).

¹ De Georges Ph., *Mères douloureuses. L'enfant cristallise leurs tourments*, Paris, Navarin–Le Champ freudien, 2014.

Vous avez lu l'un de ces livres ... il vous a plu ? À VOUS DE VOTER !



Ces cinq livres ont été retenus par les librairies participantes après la sélection de lecture Oedipe.
VOTE OUVERT DANS CETTE LIBRAIRIE DU LUNDI 2 MARS AU SAMEDI 11 AVRIL
Un seul d'entre eux sera élu Prix Œdipe 2015 à l'issue du vote public



Prix Œdipe 2015 des Libraires

VOTE OUVERT DU LUNDI 2 MARS AU SAMEDI 11 AVRIL MARS 2015

Règlement du prix :

Le site Œdipe retient en début d'année un certain nombre d'ouvrages publiés au cours de l'année précédente par des psychanalystes appartenant aux différents courants sans exclusive et sans privilégier aucun. Ces ouvrages ne sont ni des traductions, ni un recueil d'articles, ni des actes de colloque.

Dans cette première liste chaque librairie participante sélectionne trois ouvrages. Le site oedipe centralise le choix des librairies participantes et retient les cinq livres les plus souvent cités. Les libraires proposent à leurs lecteurs de voter dans leurs librairies et mettent à leur disposition des bulletins de vote à cet effet.

Des bulletins sont également disponibles sur le site. Adresser ces derniers à l'adresse suivante :

Association Œdipe sur internet, 6 rue mizon, 75015 Paris

Laurent Le Vaguerèse - 6, rue Mizon - 75015 Paris - courriel : secretariat@oedipe.org - Tel : 01 43 22 65 34

Librairies participantes :

À LIVRE OUVERT, BRUXELLES
LA MARGE, AJACCIO
RICHER, ANGERS
LABBÉ, BLOIS
LA MACHINE A LIRE, BORDEAUX
MOLLAT, BORDEAUX
DIALOGUES, BREST
AU BROUILLON DE CULTURE, CAEN
LE SQUARE, GRENOBLE
FURET DU NORD, LILLE
PASSAGES, LYON
L'ODEUR DU TEMPS, MARSEILLE
SAURAMPS, MONTPELLIER
VENT D'OUEST, NANTES
MASSÉNA, NICE
LES TEMPS MODERNES, ORLEANS
GIBERT JOSEPH XIII, PARIS
LA PROCURE, PARIS
LA TERRASSE DE GUTENBERG, PARIS
TSCHANN, PARIS
TORCATIS, PERPIGNAN
LE FAILLER, RENNES
OMBRES BLANCHES, TOULOUSE

Ça s'active du côté du TDAH !

par Romain Lardjane



La HAS (Haute Autorité de Santé) a rendu ses recommandations concernant le TDA/H, Trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité, le 12 février 2015¹ après avoir ouvert une consultation publique début mai 2014². Par ces recommandations, elle indique la voie par laquelle le diagnostic TDAH doit être posé et le patient pris en charge. Un *pré-diagnostic* revient au médecin de premier recours (médecin généraliste ou pédiatre), « interlocuteur de confiance de la famille », puis sera soumis à un « médecin spécialiste du TDAH » qui initiera la prise en charge. La HAS précise bien qu'« en première intention une prise en charge non médicamenteuse » doit être privilégiée, mais ajoute qu'en cas de résultats « insuffisants », la prescription de la molécule méthylphénidate, dont les noms commerciaux sont Ritaline, Concerta et Quasym, est indiquée.

La concertation préalable, le débat public actuel autour du TDAH et la précédente polémique sur l'autisme en 2012 ont, semble-t-il, rendu ces recommandations plus nuancées, plus tièdes. Il est par exemple souligné la complexité du diagnostic de TDAH tant la comorbidité est grande avec des troubles associés. La HAS informe aussi sur le risque de *sur-diagnostic* du TDAH.

Pourtant il s'agit bien d'un pas de plus dans l'entreprise de diffusion en France de ce « signifiant flottant »³, le TDAH, synchrone de notre malaise moderne. « Tous hyperactifs ? », interprète Patrick Landman, instigateur du mouvement « Stop DSM », de sa place de pédopsychiatre. « Tous TDAH ? » collerait plus à la thèse développée dans son livre. En effet, il montre comment ce trouble mental, ce sigle,

taillé pour le DSM-III en 1980 s'est rapidement répandu aux USA, en Islande et au Canada.

Allen Frances, qui a participé au DSM-IV et qui a vivement critiqué les dérives de son héritier le DSM-5, nous livre son analyse de l'étiopathogénie de cette épidémie dans la préface du livre de P. Landman. Trois événements conjugués auraient, selon lui, permis l'ascension de ce trouble 3-en-1 (trouble de l'attention, hyperactivité et impulsivité). Tout d'abord, la mise sur le marché de nouveaux médicaments. Ensuite, la disqualification des méthodes psychothérapeutiques. Enfin et surtout, l'autorisation donnée aux entreprises pharmaceutiques par l'US Drug and Food Administration de faire des campagnes publicitaires adressées directement aux consommateurs.

Pour vendre cette nouvelle molécule, il fallait donc mettre en avant ce trouble qui serait *sous-diagnostiqué*.

Ce couple TDAH-méthylphénidate fait un. En effet, historiquement, le TDAH est issu de travaux anglo-saxons et ne s'inscrit pas dans la filiation de la psychiatrie européenne qui contextualisait le symptôme⁴. Kraepelin avait mis en avant le terme d'« instabilité pathologique » liée à l'environnement. Le TDAH provient de travaux qui ont d'emblée une orientation neurobiologique et pharmacologique⁵. C'est l'effet apaisant d'un psychostimulant sur l'agitation d'un enfant qui viendrait prouver l'origine organique de l'hyperactivité. Autrement dit, c'est la réparation d'un déséquilibre chimique qui démontrerait que le déséquilibre chimique serait en cause. Ce procédé, *the chemical imbalance*, scientifiquement faux, a aussi été utilisé pour la schizophrénie et la dépression. Le remède préexiste à la maladie : « Il existait une molécule qui attendait la maladie qu'elle pouvait soigner ! »⁶

De plus, l'association du déficit de l'attention et de l'impulsivité permet d'élargir le public ciblé – anciennement, les garçons étaient plus spécifiquement concernés. Les filles, les adolescents et les adultes sont désormais susceptibles d'être diagnostiqués TDAH. Seules les personnes âgées échappent à cette étiquette, ajoute ironiquement P. Landman. Enfin, le DSM-5 a modifié de manière significative les seuils d'inclusion pour entrer dans la communauté des TDAH⁷.

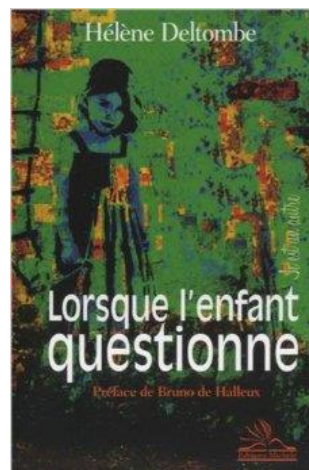
Pour autant comment expliquer le recours exponentiel à ce diagnostic, décrié par de nombreux acteurs de la « santé mentale », et pas seulement par des psychanalystes ?

Le TDAH-méthylphénidate est un produit à la croisée des discours du maître actuels, à savoir ceux de la science et du capitalisme, un couple issu de la rencontre entre la *neuromania*⁸, qui tend à forclure le sujet, et *Big Pharma*, qui fait du lobbying à tous les niveaux, impliquant des conflits d'intérêts manifestes et une présence massive dans les institutions et les colloques⁹ Mais cela n'explique pas tout.

Le succès du TDAH-méthylphénidate tient aussi à quelque chose qui nous échappe. Cette fausse maladie organique est utile à ses consommateurs. Nous découvrons de jour en jour les effets durables du changement de discours sur nos pratiques. Les termes de « trouble » ou de « maladie » permettent aujourd'hui de

prendre en compte la souffrance en jeu, tout en déresponsabilisant le sujet. La *maladie* est le nouveau nom du réel, en tant que ça échappe mais que c'est très sérieux.

Tout ceci est la conséquence du passage du paradigme psychanalytique au paradigme TCC, nous indique Jacques-Alain Miller : « Comportementalisme et cognitivisme sont devenus les vecteurs du recodage des pratiques thérapeutiques relatives au psychisme, et d'abord par une évacuation du psychisme. C'était l'ambition initiale de Watson. Le comportementalisme est une réaction à la psychanalyse. C'est le rejet de l'exploration de l'intériorité au bénéfice d'une approche toute en extériorité manipulable. »¹⁰



Nous y sommes en effet : l'instant de voir surgit à peine qu'il s'agit déjà de conclure. Tout l'enjeu est de passer de ce corps scruté au corps parlant comme en témoignent les travaux des psychanalystes sur la question. Hélène Deltombe dans son livre au titre équivoque, *Lorsque l'enfant questionne*¹¹, écrit par exemple à propos d'un enfant qui « réalise la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme »¹² de sa mère. Faute de manque dans l'Autre, « la vie de Simon est entièrement déterminée par le fantasme maternel, selon une problématique binaire appauvrissante pour lui : il tente de s'échapper, il est repris. Et plus il cherche à se soustraire de la jouissance maternelle, plus il y est asservi, car chaque mouvement de sa part renforce l'acharnement de sa mère à le contrôler dans ses débordements, à le tenir sans cesse sous son regard. »¹³

Jean-Louis Gault détourne avec malice le terme d'« hyperactivité » pour livrer une indication précieuse qui peut s'appliquer au cas de Simon : « L'expérience de la parole ouvre les yeux sur une forme singulière d'hyperactivité propre au parlêtre. Il est un facteur d'hyperactivité, peut-être le plus authentique, qui est l'intrusion du parasite langagier dans le vivant, avec le désordre complet des fonctions de l'organisme qu'il entraîne. »¹⁴

H. Deltombe offre, en effet, à Simon, *l'expérience de la parole*, la possibilité de parler, de se taire, sans être jugé, puni ou même compris. L'enfant peut alors déployer dans ses séances son hyperactivité « primaire »¹⁵ et les questions brûlantes qui l'agitent. D'abord sous la forme d' « aventures sans limites, sans début, sans fin,

sans principe d'arrêt »¹⁶ orientant l'analyste vers une place de « témoin silencieux »¹⁷ qui l'apaise. Puis dans un second temps, Simon lui avoue furtivement qu' « il est un robot avec une machine dans la tête qui lui donne des ordres »¹⁸. Le délire écarte alors un peu Simon de sa position objet dans le fantasme de sa mère. Enfin, il parvient à construire autour de sa pratique de pliage d'avions en papier une suppléance au Nom-du-Père forclos : « Il ne se situe néanmoins ni comme pilote [comme son père], ni comme machine mais bien comme constructeur d'avions »¹⁹. Il s'agit ici d'un bricolage qui lui permettra de nouer les trois registres, de s'écarter de sa place d'objet de la jouissance de l'Autre et d'appareiller le corps avec le parasite langagier.

À J.-L. Gault de conclure : « Il apparaît que le langage qui est la cause de la maladie, peut dans le même temps être le moyen de son traitement [...]. Le destin singulier de chacun se laisse lire comme la réponse qu'il apporte à la primitive intrusion du symbole dans le vivant de son organisme. Par là, chaque sujet peut se concevoir poète ou plus exactement poème »²⁰.

¹ Communiqué de presse de la HAS disponible sur http://www.has-sante.fr/portail/jcms/c_2012647/fr/trouble-deficit-de-lattention-avec-ou-sans-hyperactivite-tdah-reperer-la-souffrance-accompagner-lenfant-et-la-famille

² Consultation publique à laquelle Daniel Roy et Eric Zuliani ont répondu. Voir LQ n°410

³ Claude Levi-Strauss cité par Patrick Landman, *Tous hyperactifs ? L'incroyable épidémie de trouble de l'attention*, Paris, Albin Michel, 2015, p. 18.

⁴ Landman P., *op. cit.*, p. 50-51.

⁵ Travaux de Charles Bradley en 1930.

⁶ Roy D., Roy M., « Hyperactivités : ordre et désordres », *La Cause freudienne*, n°58, octobre 2004, p. 33.

⁷ *Ibid.*, p. 51-52.

⁸ Landman P., *op. cit.*, p. 168.

⁹ Aflalo A., *Autisme : nouveaux spectres, nouveaux marchés*, Paris, Navarin–Le Champ freudien, 2012.

¹⁰ Miller J.-A., « La théologie du normal », *Extrait de l'Orientation lacanienne III*, 6, Cours du 24 mars 2004, texte établi par Catherine Bonningue.

¹¹ Deltombe H., « Le risque d'exclusion de l'école », *Lorsque l'enfant questionne*, Éd. Michèle, 2014, p. 151.

¹² Lacan J., « Notes sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

¹³ Deltombe H., *Lorsque l'enfant questionne*, *op. cit.*

¹⁴ Gault J.-L., « Psychanalyse d'une hyperactivité » in *La Cause Freudienne* n°58, *op. cit.*, p. 39.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Deltombe H., *Lorsque l'enfant questionne*, *op. cit.*, p155

¹⁷ *Ibid.*, p. 158.

¹⁸ *Ibid.*, p. 157.

¹⁹ *Ibid.*, p. 159.

²⁰ Gault J.-L., « Psychanalyse d'une hyperactivité », *op. cit.*, p. 38.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**, **eve miller-rose**, **eric zuliani**

édition **cecile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au Brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en Espagne **miquel bassols**

- pour Latigo, **dalila arpin** et **raquel cors**

- pour Caravanserail, **fouzia liget**

-pour Abrasivo, **jorge forbes** et **jacques-alain miller**

diffusion **éric zuliani**

▪ designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis

▫ responsables : **florencia shanahan** et **anne béraud**.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▪ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▪ moderator : patricia badari ▪ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs* _____

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▪ Police : Calibri ▪ Taille des caractères : 12 ▪ Interligne : 1,15 ▪
Paragraphe : Justifié ▪ Notes : en fin de texte, taille 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs* _____

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •